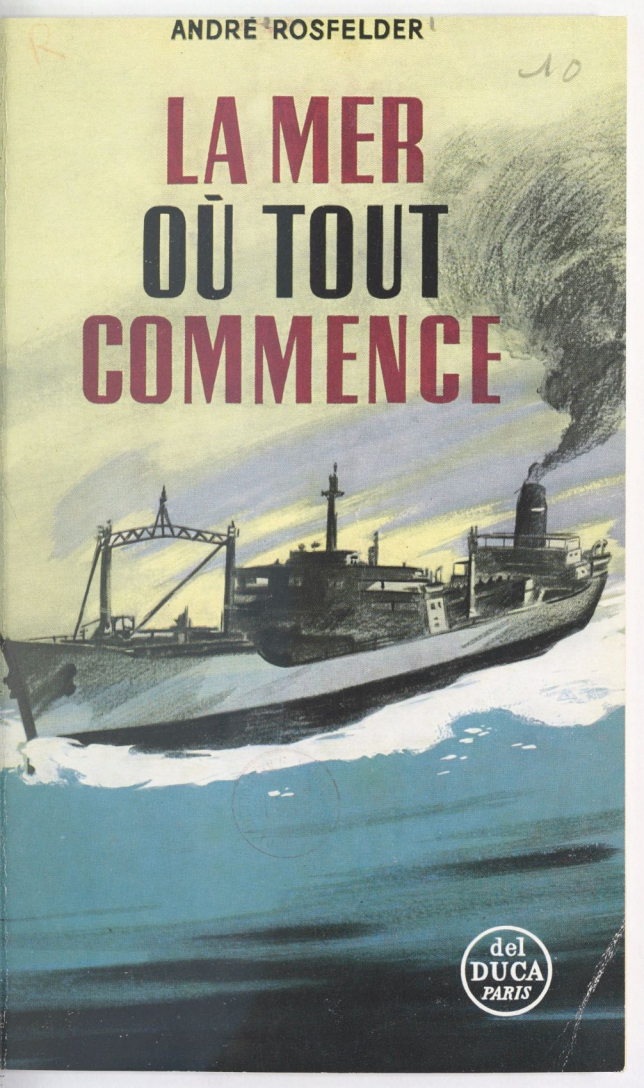
ANDRÉ ROSFELDER

LA MER OÙ TOUT COMMENCE



del DUCA PARIS

LA MER
OU TOUT COMMENCE

6781

8° Y²
28839

DU MÊME AUTEUR :

Les Hommes frontière	Domat
Fin de Chantier	Domat
Rocade sud	Calmann-Lévy

A PARAITRE :

Gondwana

L'Eté de la Comète

André ROSFELDER

LA MER OU TOUT COMMENCE

ROMAN



del DUCA PARIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE I A 25 ET VINGT-CINQ EXEMPLAIRES MARQUÉS H. C. SUR PAPIER LANA.

© 1956 by EDITIONS MONDIALES, PARIS
Imprimé en France.

A Jean TRICOT et Armand FROMENT

LUNDI CINQ MAI

DEPUIS un mois, il n'était pas tombé une seule goutte de pluie sur le pont de notre navire. Les eaux ont changé de couleur et verdi bien avant que la terre nous soit apparue. La mer était lisse; le soleil, haut et dur; le second capitaine l'a amené sur l'horizon dans son sextant, ballon mauve oscillant au ras de l'eau. Il a crié « Point ! » au pilotin penché sur les chronomètres, avant de revenir près de lui dans la chambre des cartes où ils ont vérifié leur position.

Nous aurions dû apercevoir la terre et ce que nous voyions devant nous était sans doute la côte, mais ses contours s'effaçaient dans la brume que la chaleur formait sur l'eau.

Toutes les vitres de la timonerie étaient levées et la vitesse du navire y maintenait un peu d'air et de fraîcheur. Le second s'est accoudé au bastingage. Les ferrures étaient brûlantes. Il a dégrafé

sa chemise et l'a tenue ouverte entre ses mains pour laisser le vent sécher sa poitrine blanchie où perlait la sueur autour d'une croix d'or. Il était maigre, chauve et bienveillant; le corps dans le vent, il se sentait encore meilleur.

Le navire a dépassé un banc de dauphins immobiles aux dos luisants, qui se sont éveillés à notre passage et nous ont accompagnés en bondissant sur l'eau plate.

La mer ouverte à l'étrave courait le long du bord en écheveaux d'écume. Sur le pont, cinq hommes dévidaient les amarres du puits de cordages et les lovaient à plat afin de les tenir prêtes pour l'atterrissage. Le premier lieutenant, tout en blanc, les surveillait. Le second l'a salué de la main du haut de la passerelle supérieure. Le premier lieutenant a répondu à son salut.

Une tortue qui nageait lentement entre deux eaux s'est renversée à notre approche et s'est enfoncée dans l'épaisseur verte de la mer en agitant ses pattes affolées. Le second est entré dans la timonerie pour vérifier le cap. Il a pris ses jumelles. Le rivage restait encore indéfini dans la brume de chaleur, mais, au-delà, des reliefs plus lointains se précisaient lentement à partir de leurs sommets. Il a commencé à les reconnaître, l'un après l'autre;

depuis quatre ans, l'*Argonaute* faisait cette route, mais, lui, depuis plus longtemps encore.

Il a dit à l'homme qui était à la barre : « Comme ça », et l'homme, les yeux vides, fixés quelque part devant lui, n'a jeté qu'un coup d'œil au compas et répété : « Comme ça ». Le second a reposé ses jumelles. Sur l'accoudoir, près de lui, il y avait une boîte de bière percée de deux trous que le maître d'hôtel avait laissée à son intention; elle était pleine et fraîche; il l'a prise et l'a dégustée sans hâte, les paupières closes. La tortue devait remonter de l'eau noire, indifférente à la dépression, sensible à la chaleur retrouvée.

La côte désertique et plate n'est apparue que plus tard avec sa ville basse. Le second a fait maintenir la vitesse du navire jusqu'à un mille de la côte et, là, il a poussé dans un tintement la manette du transmetteur d'ordres sur la vitesse lente; les machines lui ont répondu d'un autre coup de sonnette et renvoyé l'ordre.

La ville était éclatante, compacte et blanche, avec de petites maisons cubiques arrangées par le hasard, sans autres arbres que des tamaris poussiéreux et chauves. Vers l'est, dans les quartiers industriels, deux fumées noires montaient lourdement, s'étalaient sur la ville et rejoignaient cette brume qui l'avait si longtemps masquée à nos yeux.

Le second a découvert dans ses jumelles, au-delà de la ville et du cordon littoral où elle était bâtie, au-delà de la grande lagune jaune qui s'étalait derrière elle et sur l'autre rive de cette lagune, les immenses parcs de stockage, nets, métalliques et puissants, le port pétrolier, le terrain d'aviation et la cité neuve que la compagnie pétrolière en quatre ans avait fait sortir de ce rivage pierreux et qu'elle appelait le Centre.

Les amarres étaient prêtes. Les hommes étaient accoudés à l'avant, d'autres les avaient rejoints pour regarder cette ville qui s'avançait vers nous après un mois de mer.

La vedette du pilotage est venue à nos devants. Elle s'est rangée le long du bord. Nous étions maintenant à un demi-mille de la côte. Le premier lieutenant est remonté avec le pilote au pont de navigation. Le second a salué le nouvel arrivant en excusant notre commandant qui était malade et couché dans sa cabine. Le pilote s'est incliné sans mot dire; il est entré dans la timonerie; il était petit, basané et camus. Le premier lieutenant lui a demandé quels étaient ces deux incendies qu'on apercevait à l'est, mais le pilote a répondu brièvement qu'il n'en savait rien, puis il est venu devant les fenêtres; il a donné l'ordre d'arrêter les hélices,

et le navire a continué de courir sur son erre en ralentissant doucement jusqu'à se présenter devant le canal.

Quatre ans plus tôt, le second s'en souvenait, chaque navire qui traversait les quais entre les maisons à terrasses pour entrer dans la lagune était accueilli par une foule d'enfants et de curieux qui faisaient signe de la main à l'équipage, et celui-ci leur envoyait des bonbons, des sous ou du pain. La tradition de cet accueil s'était installée d'abord sans l'idée de mendicité et ce n'avait été qu'à la longue que les enfants avaient pris l'habitude de faire des signes d'appel, que les mendiants et les pauvres de la ville les avaient rejoints pour leur disputer les sous qui leur étaient jetés, et que les équipages avaient fait un jeu de ces bagarres de gosses et d'éclopés dans la poussière.

Aujourd'hui, la tradition paraissait morte. Le pétrolier glissait précautionneusement entre deux quais déserts. Déserts, sauf... — le premier lieutenant a pris les jumelles que lui tendait le second et il a vu, sur les quais, des sacs de sable empilés qui barraient le débouché des avenues et, derrière ces sacs, tournant le dos au canal et regardant vers la ville, des soldats en armes qui attendaient; il a reposé les jumelles — ... déserts, sauf ces guetteurs.

Le grand pont métallique qui franchissait le canal et reliait la ville à sa banlieue industrielle s'est relevé devant nous pour dégager le passage.

— Que se passe-t-il ? a demandé le premier lieutenant.

— Des incidents en ville, a répondu le pilote.

— Quels incidents ?

Le pilote a répondu en haussant à demi les épaules : « La politique », et il s'est renfermé dans son mutisme et son attention appliquée. Le dernier flot de la marée montante nous portait vers la lagune. Nous sommes passés sous le pont ouvert en deux morceaux dressés à la verticale. A ce moment, nous avons entendu une mitrailleuse crépiter quelque part sur notre gauche, toute proche, dans la ville. Le pont a commencé à s'abaisser derrière nous. Nous traînions dans notre sillage une vague qui inondait les quais. Le pont s'est ressoudé: nous entrions dans la lagune et le premier lieutenant a regardé le second capitaine; pendant un bref instant, leurs regards se sont accrochés dans la même pensée : une trappe qui se fermait sur nous.

Le second a demandé au pilote :

— Depuis quand, ces incidents ?

— Ce matin, a répondu le pilote.

Le premier lieutenant a quitté la timonerie pour descendre chez l'officier radio. Le radio ne l'a pas

entendu entrer. Il avait son casque posé de guingois sur ses cheveux fous, un écouteur enlevé et l'autre collé à l'oreille. Il lisait un roman policier. Il a entendu qu'on criait son nom et a levé la tête. Le premier lieutenant s'est assis sur sa table :

— Tu n'as pas eu de message pour nous, ce matin ?

— Rien.

— Tu en es sûr ?

— Je n'ai pas quitté l'écoute.

— On n'a pas appelé le navire ?

— Non, a dit le radio.

— On ne t'a pas donné de nouvelles ?

— Pourquoi ? a demandé le radio.

— Ça remue ici. Il y a des fumées d'incendies et des soldats gardent les carrefours. C'est impossible qu'on ne nous ait pas prévenus. Tu as manqué le message.

— Je n'ai pas bougé depuis sept heures.

— Et tu n'as rien entendu ?

— Rien, je te le dis.

Le radio a secoué la tête et il a ajouté :

— Mais depuis le temps que ça se prépare, ça devait arriver. Je n'en suis pas étonné.

Le premier lieutenant l'a quitté pour remonter vers la timonerie. Il a pris le second capitaine à part :

— Il dit qu'il n'a rien entendu.

Le second s'est essuyé le front du revers de sa manche :

— C'est la chaleur; il a eu soif, alors il n'a rien entendu.

Et, le bras contre son front, il a pensé qu'un jour il prendrait la tête du radio et la mettrait dans un seau, une bonne minute, pour le refraîchir et lui ouvrir les oreilles; mais aussitôt sa colère est passée et il a eu honte d'avoir exprimé sa mauvaise humeur, pardonnant au radio et songeant : « Enfermé dans cette cage pleine de bruits, deux heures de vacation, deux heures de sieste, jour après jour. avec ces seuls bruits incessants, crépitements, sifflements, déflagrations, dans les oreilles, et ces histoires interminables qu'il doit lire pour passer le temps, que ferais-je à sa place et qui pourrait m'en tenir rigueur ? Je ne peux pas le juger. » Baissant le bras, il a repris :

— Il est vrai qu'il fait chaud. Le malheureux dans sa cage ne peut pas tout entendre.

Le pétrolier traversait la lagune à vitesse réduite. Les bacs de stockage, cylindriques et bas, grandissaient devant nous. Ils couvraient le rivage et s'enfonçaient dans les terres. Sur la droite, le village de la compagnie escaladait les collines rocailleuses : les ateliers, les magasins, les bungalows multicolores des ingénieurs, les petits immeubles

clairs des agents de maîtrise, la tour de la direction en haut d'un sommet, avec ses bureaux, ses verrières, ses stores grenats et ses six étages qui dominaient la région; et, au-delà, commençait la cité indigène.

— Ils ont fait tout ça en quatre ans, a dit le second.

Le premier lieutenant a hoché la tête.

L'appontement, bardé de conduites et de vannes, était monté sur pilotis en avant du rivage sablonneux. Il y avait douze postes d'accostage, sans qu'un seul navire soit amarré là aujourd'hui, sinon l'*Ajax*, embossé plus au large, frère mineur de notre bâtiment, l'*Ajax* et une drague flottante.

— C'est le seul bateau? a demandé le premier lieutenant.

Le pilote a répondu :

— Oui.

— Où sont les autres?

Il avait posé sa question un peu au hasard, ignorant s'il y avait eu d'autres navires dans la lagune ces jours derniers, le supposant sans doute et le craignant secrètement. Le pilote a répondu :

— Partis cette nuit.

— Combien étaient-ils?

— Trois.

Le second capitaine a demandé au pilotin

d'aller saluer l'*Ajax* aux couleurs. Sa peinture blanche et neuve dissimulait mal les traces de l'incendie qui avait ravagé trois mois plus tôt le compartiment des machines et le château arrière. Nous avons salué ce frère invalide, tandis que le pilote faisait renvoyer les machines en arrière pour les manœuvres d'accostage.

— Pourquoi sont-ils partis? a demandé le second capitaine.

— Votre compagnie doit le savoir mieux que moi, a répondu le pilote.

— Ce n'est pas *notre* compagnie, a dit le premier lieutenant.

— Alors, votre armateur... C'est la même chose.

— Regardez notre pavillon, a dit le premier lieutenant. Ce n'est pas la même chose.

Le pilote a eu un sourire vaguement ironique. C'était la même chose, ceux-ci et ceux-là, leur pavillon et celui des autres; il ne changerait pas d'avis. Le premier lieutenant l'avait pris par la manche : « Ecoutez... », mais le pilote s'était dégagé d'un geste désinvolte, tandis que le second posait la main sur le poignet du lieutenant pour le calmer.

— Je vais voir le commandant, a dit le second.

— A quoi bon? a dit le premier lieutenant tandis que le second partait.

Le second a frappé à la porte du commandant qui a crié : « Entrez ! » Le second a poussé la porte. Le commandant, assis sur une chaise, une cuvette sur les genoux, une serviette autour du cou, se rasait avec des gestes hésitants.

— Nous arrivons, commandant.

Le commandant continuait à se raser sans quitter des yeux la glace accrochée au mur. Chaque passage du rasoir-couteau dégageait un peu plus sa face léonine et lourde, mais ce n'était plus qu'un vieux lion au regard éteint, aux traits fatigués, à la toison élimée. Voyage après voyage, depuis un an, nous l'avions vu décliner comme un arbre dans une mauvaise terre. Exactement depuis la mort de sa femme. Il avait appris sa mort au large de Malte, et il avait passé la fin du voyage prostré dans sa cabine; pourtant il n'en parlait guère auparavant, il ne lui écrivait jamais. Elle était morte d'une maladie de cœur, de rien, d'usure. Et, dans les quinze jours suivants, le commandant Christiansen était mort, le commandant Boniface était mort, deux camarades, deux de sa génération, morts de rien, d'usure. Pendant tout un voyage, il était resté dans sa cabine. Quand il en ressortit, au voyage suivant, c'était ce vieillard nouveau. Il s'est montré irascible et autoritaire, mais nous avons vite appris à ne voir là qu'un masque à son désarroi. Nous ne

lui en avons pas tenu rigueur. Certains d'entre nous s'étonnaient qu'on le maintînt encore à son commandement, mais ils ont su, à leur tour, le laisser dire et se passer de lui. Nous avions éprouvé de l'indignation; nous sommes venus à la pitié. Il ne lui restait guère de voyages à faire pour élargir ses droits à la retraite et les plus anciens d'entre nous se souvenaient de son énergie passée. Il demeurait dans sa cabine. Il ne faisait de mal à personne. Son nom avait été célèbre dans les milieux de la mer par quelques actes de courage; alors, pourquoi tuer les morts? Nous l'appelions le Vieux quand nous l'admirions encore, nous l'appelions le Veuf quand nous le haïssions; maintenant, nous l'appelions le Commandant quand nous nous en souvenions. L'*Argonaute* suivait la routine de routes toujours recommencées et nous nous étions accommodés de son absence.

Il a enfoui son visage dans la serviette-éponge.

— Nous avons franchi le canal, a dit le second capitaine. Il y avait, sur les quais, des sentinelles aux carrefours...

Le commandant a gardé son visage dans la serviette.

— Des postes de soldats en armes, a repris le second. Et deux incendies en ville. Le pilote nous a appris qu'il y a des incidents depuis ce

matin. Nous sommes seuls dans la lagune, à part l'*Ajax* qui, lui, ne peut guère bouger. Les autres bâtiments sont partis cette nuit. Il y en avait trois. Ils sont partis cette nuit.

Le commandant a levé son visage.

— Chargés ?

— Nous entrons ici sans que personne...

Le second s'est arrêté au milieu de sa phrase. Il a pensé soudain : « C'est vrai, étaient-ils chargés ? »

Il a dit :

— J'ai oublié de le demander.

— Alors, allez le demander.

Le second est sorti de la cabine. Mais quelle importance qu'ils aient été ou non chargés ? Le pilote n'était plus dans la timonerie. Le navire se rangeait lentement contre les pneus de protection qui s'écrasaient sous son poids. Le pilote sautait sur l'appontement; personne ne l'avait raccompagné.

— Il pouvait trouver son chemin seul, a dit le premier lieutenant.

— Quand même..., a commencé le second, mais il a laissé sa phrase interrompue.

Deux jeunes gens, alertes, en veste bleue à l'écusson de la compagnie sur le cœur, aigle grenat sur fond blanc, sont montés à bord. Le pre-

mier lieutenant est descendu vers eux pour les accueillir; il est revenu avec eux une minute plus tard. Le maître d'hôtel leur a annoncé que le commandant les attendait dans son salon.

Ils se sont assis tous les cinq devant des boîtes de bière; le commandant n'admettait que la bière. Ils étaient tous les cinq silencieux, regardant le maître d'hôtel trouer les boîtes et remplir chaque verre, quand le second a demandé :

— Que se passe-t-il en ville?

Avant que les agents de la compagnie aient répondu, le premier lieutenant a repris brutalement:

— Il y a des incendies en ville et nous n'en avons rien su. Le pont est abaissé sur le canal. Les trois bateaux qui se trouvaient là sont partis cette nuit. Et c'est encore en arrivant ici que nous devons l'apprendre. Qu'avez-vous d'autre à nous annoncer? Ces tirs de mitrailleuse, ces départs précipités...

Le commandant goûtait la bière; il a levé les yeux vers le premier lieutenant :

— Monsieur, ce n'est pas à vous de poser des questions.

Le plus jeune des deux agents a ajouté :

— D'ailleurs, tout est terminé. La milice locale a remis les choses en place.

— Je souhaite qu'on nous rende la mer libre, a dit le premier lieutenant.

— Monsieur Hornet, a dit le commandant s'adressant au second, nous sommes là pour prendre un chargement. Les autres bâtiments sont partis chargés, n'est-ce pas ?

— Oui, a répondu le plus âgé des agents.

— Alors le mien fera de même. Monsieur Hornet, je veux que le remplissage des bacs soit terminé avant demain à l'aube et nous appareillerons aussitôt. Vous veillerez à ce que les opérations commencent immédiatement. Le reste ne nous concerne pas et les hommes peuvent aller à terre.

— Oui, commandant, a dit le second.

Il a avalé son verre de bière et s'est levé. Le premier lieutenant l'a suivi.

Le commandant a tourné son siège face à son bureau et a pris les papiers que lui tendaient les agents de la compagnie. On ne lui demandait que des signatures.

Les flexibles étaient branchés et les pompes mises en route. Le second a regardé partir son équipage. « Je peux dire : mon équipage », pensait-il. De toutes ses activités à bord, c'était celle qui lui tenait le plus à cœur : veiller sur son équipage, choisir chaque homme et le connaître, et mieux que le connaître, le comprendre dans le tem-

pérament de sa race et dans son caractère d'individu, former leur équipe et la diriger, et de cette équipe faire un univers restreint d'individus et de nationalités, consolider cet univers par des mélanges qu'il croyait subtils à l'intérieur des bordées et des cabines; jamais, à son avis, aucun de ces mélanges n'avait sérieusement détonné. Il en était fier et pensait que la générosité du cœur est la meilleure méthode de commandement. Le maître d'équipage, qui, souvent, devait payer de sa personne pour faire avorter les disputes, les désordres et les plaintes par le règlement de ses poings, pensait tout autrement, mais le second affirmait que tous les tracas du maître d'équipage ne provenaient que de ses méthodes, si bien qu'aucun des deux ne parlait la même langue et ne pouvait croire au bon sens de l'autre.

Endimanché, propre et chemisé de blanc, l'équipage était parti vers la ville dans une cohorte ferraillante de vieux taxis qui avaient surgi près de l'appontement dès que l'*Argonaute* avait accosté.

La journée a été belle et les opérations ont avancé rapidement. Vers sept heures du soir, les deux tiers des tanks étaient pleins. La nuit était

venue, claire et pleine du battement des pompes puissantes qui refoulaient l'huile. Une odeur entêtante et douceâtre nimbait le pont du pétrolier sous les projecteurs. La coque résonnait sourdement du déferlement du pétrole dans les bacs.

Le second capitaine a quitté le pont illuminé pour aller dîner. Dans le carré, le premier lieutenant croquait des raisins à pleine grappe. Le second lui a souhaité bonsoir et a commandé au maître d'hôtel un grand verre de lait.

— Vous n'allez pas à terre ?

Le premier lieutenant lui a répondu :

— Pour quoi faire ?

— Je ne sais pas. Visiter la ville. Faire tout ce qu'on peut faire à votre âge. Il paraît que c'est calme, ce soir.

Un sifflement étourdissant a résonné sur leur tête, puis le bruit du réacteur a décru en direction de la ville. Aussitôt après, trois autres avions sont passés sur eux.

— Moi, je n'aurais pas laissé l'équipage descendre à terre, a dit le premier lieutenant.

— Le Vieux affirme que nous n'avons rien à voir dans ces affaires.

— Neutres, je sais.

— Pourquoi n'avez-vous pas accompagné Gerbier ? a repris le second. Vous êtes jeune. Vous ne

me raconterez pas que les femmes vous intimident.

Jeune, musclé, le visage ouvert et tanné par la mer, les chemises toujours blanches.

— Pour celles qu'on peut trouver ici ! a répondu le premier lieutenant avec un sourire. Pas de belles touristes, pas de tendres provinciales; alors, à quoi bon ?

Cette ville avec sa poussière, son ennui et son odeur de vase, les bars misérables des quartiers bourgeois, la cohorte des gamins désespérés et des guides louches qu'on devait traîner derrière soi et les saouleries sordides, vides, au fond de la mélancolie, il ne tenait pas à les retrouver.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans, a répondu le premier lieutenant.

— J'avais cet âge quand j'étais premier lieutenant, moi aussi. Quand vous serez second et contraint de rester à bord pour les opérations de soute, vous regretterez votre temps de premier lieutenant.

— Peut-être, a dit le premier lieutenant qui a ajouté, baissant la voix : Je suis fiancé.

— Fidèle par devoir, c'est bien, a dit le second avec sincérité. Mais quand vous serez second, vous le deviendrez par nécessité, c'est moins bien.

— Je ne suis pas second et j'ignore si je suis fidèle. Je ne suis que prévoyant : je fais des économies.

Il a posé sur son assiette la rafle de sa grappe égrenée. Le silence a paru le gêner et il a repris :

— Et puis, pourquoi s'exposer inutilement ?

Le maître d'hôtel est arrivé avec le verre de lait du second qui l'a avalé d'un trait.

— Ça ne va pas, a déclaré le second.

— Malade ? a demandé le premier lieutenant.

— Je ne supporte pas cette odeur de pétrole. Elle me donne mal au cœur. N'allez pas raconter que je suis malade aux escales. C'est seulement le pétrole. Je bois du lait comme antidote et je n'aime pas le lait. (Il a repoussé le verre.) Pourquoi avez-vous choisi ce métier si vous pensiez vous marier, avoir une maison, des enfants ?

« Comme toi ? » a pensé le premier lieutenant; un enfant mort, une femme partie, un métier dont la compétence étroite exclut à jamais que tu retrouves ta chance à terre pour créer et entreprendre; second depuis dix ans, tu termineras second ta carrière de marin, et je veux bien croire que tu as été autrefois l'un des plus jeunes et brillants officiers de la marine marchande, parce que je sais ce qui t'interdira toujours de réaliser tes entreprises, ne serait-ce que celle de guider les hommes : ton insondable